

## Littérature du XVII<sup>e</sup> siècle

### Œuvre au programme : *Phèdre* de Racine

Durée : 3h

Document autorisé : aucun

Nombre de pages du sujet : 8

### Sujet de réflexion

Dans ses *Études sur le temps humain* (« Racine, poète des clartés sombres », [1949] 1964, tome 4, Presses Pocket, Plon), Georges Poulet écrit au sujet du personnage racinien :

« Chose singulière et directement contraire à ce qui a été maintes fois enseigné par l'ancienne critique, l'acte de conscience de soi n'a pas pour résultat chez le personnage racinien un accroissement de lumière. C'est plutôt l'inverse qui se produit. Se saisir, se découvrir, c'est s'égarer. Plus l'être racinien s'enfonce à l'intérieur de lui-même, et plus en même temps sa pensée s'éloigne de la zone éclairée, où, jusqu'alors, la conscience de soi semblait reposer. Apprendre qui l'on est, ce n'est pas atteindre à la clarté, c'est plonger dans les ténèbres. »

A la lumière de votre connaissance des personnages de *Phèdre*, vous expliquerez et commenterez ces propos.

Vous porterez le plus grand soin à la rédaction et à la présentation de votre devoir.

## ANNEXE – Extraits de *Phèdre*

	<p><b>Acte I</b>  <b>Scène 1 - Théramène, Hippolyte</b></p>
128	<p style="text-align: right;">THÉRAMÈNE</p> <p>Avouez-le, tout change. Et depuis quelques jours,  On vous voit moins souvent, orgueilleux, et sauvage,</p>
130	<p>Tantôt faire voler un char sur le rivage,  Tantôt savant dans l'art par Neptune inventé,  Rendre docile au frein un coursier indompté.  Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.  Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.</p>
135	<p>Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez.  Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.  La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?</p>
	<p style="text-align: right;">HIPPOLYTE</p> <p>Théramène, je pars, et vais chercher mon père.</p>
140	<p style="text-align: right;">THÉRAMÈNE</p> <p>Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,  Seigneur ?</p>
	<p style="text-align: right;">HIPPOLYTE</p> <p>C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.  Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.  Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Cœnone ?</p>
	<p><b>Scène 2 - Hippolyte, Cœnone</b></p>
145	<p style="text-align: right;">CÈNONE</p> <p>Hélas, Seigneur ! quel trouble au mien peut être égal ?  La reine touche presque à son terme fatal.  En vain à l'observer jour et nuit je m'attache.  Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.  Un désordre éternel règne dans son esprit.  Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.  Elle veut voir le jour ; et sa douleur profonde</p>
150	<p>M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...  Elle vient.</p>
	<p style="text-align: right;">HIPPOLYTE</p> <p>Il suffit : je la laisse en ces lieux,  Et ne lui montre point un visage odieux.</p>
	<p><b>Scène 3 - Phèdre, Cœnone</b></p>
155	<p style="text-align: right;">PHÈDRE</p> <p>N'allons point plus avant. Demeurons, chère Cœnone.  Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.  Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,  Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.  Hélas ! <i>(Elle s'assied.)</i></p>
	<p style="text-align: right;">CÈNONE</p> <p>Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent !</p>
160	<p style="text-align: right;">PHÈDRE</p> <p>Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !  Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?  Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.</p>
	<p><b>Acte II</b>  <b>Scène 1 - Aricie, Ismène</b></p>
415	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement</p>

<p>420</p> <p>436</p> <p>440</p> <p>445</p> <p>450</p> <p>455</p> <p>460</p>	<p>Un discours, qui peut-être a peu de fondement !  Ô toi ! qui me connais, te semblait-il croyable  Que le triste jouet d'un sort impitoyable,  Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,  Dût connaître l'amour, et ses folles douleurs ?  [...]  Mes yeux alors, mes yeux n'avaient pas vu son fils.  Non que par les yeux seuls lâchement enchantée  J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,  Présents dont la nature a voulu l'honorer,  Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer.  J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,  Les vertus de son père, et non point les faiblesses.  J'aime, je l'avouerais, cet orgueil généreux  Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.  Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée.  Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée  D'arracher un hommage à mille autres offert,  Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.  Mais de faire fléchir un courage inflexible,  De porter la douleur dans une âme insensible,  D'enchaîner un captif de ses fers étonné,  Contre un joug qui lui plait vainement mutiné ;  C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.  Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte,  Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,  Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.  Mais, chère Ismène, hélas ! quelle est mon imprudence !  On ne m'opposera que trop de résistance.  Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,  Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.  Hippolyte aimerait ? Par quel bonheur extrême  Aurais-je pu fléchir...</p> <p style="text-align: center;">ISMÈNE</p> <p style="text-align: center;">Vous l'entendrez lui-même.</p> <p>Il vient à vous.</p>
<p>525</p> <p>530</p> <p>535</p> <p>540</p>	<p><b>Acte II</b>  <b>Scène 2 - Hippolyte, Aricie, Ismène</b></p> <p style="text-align: center;">HIPPOLYTE</p> <p>Je me suis engagé trop avant.  Je vois que la raison cède à la violence.  Puisque j'ai commencé de rompre le silence,  Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer  D'un secret, que mon cœur ne peut plus renfermer.  Vous voyez devant vous un prince déplorable,  D'un téméraire orgueil exemple mémorable.  Moi, qui contre l'amour fièrement révolté,  Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté,  Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,  Pensais toujours du bord contempler les orages,  Asservi maintenant sous la commune loi,  Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !  Un moment a vaincu mon audace imprudente.  Cette âme si superbe est enfin dépendante.  Depuis près de six mois honteux, désespéré,  Portant partout le trait, dont je suis déchiré,</p>

<p>545</p> <p>550</p>	<p>Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.  Présente je vous fuis, absente je vous trouve.  Dans le fond des forêts votre image me suit.  La lumière du jour, les ombres de la nuit,  Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite.  Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.  Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,  Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.  Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.  Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.  Mes seuls gémissements font retentir les bois,  Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.</p>
<p>623</p> <p>625</p> <p>630</p> <p>635</p> <p>640</p> <p>645</p> <p>650</p> <p>655</p> <p>660</p>	<p><b>Acte II</b>  <b>Scène 5 - Phèdre, Hippolyte, Œnone</b></p> <p style="text-align: center;">PHÈDRE</p> <p>On ne voit point deux fois le rivage des morts,  Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,  En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie,  Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.  Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.  Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.  Je le vois, je lui parle, et mon cœur... Je m'égare,  Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare.</p> <p style="text-align: center;">HIPPOLYTE</p> <p>Je vois de votre amour l'effet prodigieux .  Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux.  Toujours de son amour votre âme est embrasée.</p> <p style="text-align: center;">PHÈDRE</p> <p>Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.  Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,  Volage adorateur de mille objets divers,  Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;  Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,  Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,  Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous vois.  Il avait votre port, vos yeux, votre langage.  Cette noble pudeur colorait son visage,  Lorsque de notre Crête il traversa les flots,  Digne sujet des vœux des filles de Minos.  Que faisiez-vous alors ? Pourquoi sans Hippolyte  Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?  Pourquoi trop jeune encor ne pûtes-vous alors  Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?  Par vous aurait péri le monstre de la Crête  Malgré tous les détours de sa vaste retraite.  Pour en développer l'embarras incertain  Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.  Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancée.  L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.  C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours  Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.  Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !  Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.  Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,  Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher,  Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue,</p>

	<p>Se serait avec vous retrouvée, ou perdue.  HIPPOLYTE  Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous  Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?</p>
<p>840  845  850  855</p>	<p><b>Acte III</b>  <b>Scène 3 – Phèdre, C�enone</b></p> <p style="text-align: center;">PH�EDRE</p> <p>Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?  Mon époux va paraître, et son fils avec lui.  Je verrai le témoin de ma flamme adultère  Observer de quel front j'ose aborder son père,  Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoutés,  L'�eil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés.  Penses-tu que sensible à l'honneur de Thésée,  Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?  Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?  Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?  Il se tairait en vain. Je sais mes perfidies,  C�enone, et ne suis point de ces femmes hardies,  Qui, go�tant dans le crime une tranquille paix  Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.  Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.  Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes,  Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser  Attendent mon époux pour le désabuser.  Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.</p>
<p>988  995  1000</p>	<p><b>Acte III</b>  <b>Scène 6 – Hippolyte, Théramène</b></p> <p style="text-align: center;">HIPPOLYTE</p> <p>Où tendait ce discours qui m'a glacé d'effroi ?  Phèdre toujours en proie à sa fureur extrême,  Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?  Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison  L'amour a répandu sur toute sa maison !  Moi-même plein d'un feu que sa haine réprouve,  Quel il m'a vu jadis et quel il me retrouve !  De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.  Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.  Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse  Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,  Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,  Mais que tout son pouvoir ne saurait ébranler.</p>
<p>1001  1005  1010</p>	<p><b>Acte IV</b>  <b>Scène 1 – Thésée, C�enone</b></p> <p style="text-align: center;">THÉSÉE</p> <p>Ah ! Qu'est-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire  Préparait cet outrage à l'honneur de son père ?  Avec quelle rigueur, Destin, tu me poursuis !  Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.  � tendresse ! � bonté trop mal récompensée !  Projet audacieux ! détestable pensée !  Pour parvenir au but de ses noires amours,  L'insolent de la force empruntait le secours.  J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,  Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.  Tous les liens du sang n'ont pu le retenir !</p>



1260	<p>Contre un sang odieux réveiller le courroux.  Qu'il ne se borne pas à des peines légères.  Le crime de la sœur passe celui des frères.  Dans mes jaloux transports je le veux implorer.  Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?</p>
1265	<p>Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !  Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !  Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?  Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.  Mes crimes désormais ont comblé la mesure.</p>
1270	<p>Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.  Mes homicides mains, promptes à me venger,  Dans le sang innocent brûlent de se plonger.  Misérable ! et je vis ? et je soutiens la vue  De ce sacré Soleil dont je suis descendue ?</p>
1275	<p>J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux.  Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.  Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.  Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale.  Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.</p>
1280	<p>Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,  Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,  Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,  Et des crimes peut-être inconnus aux enfers ?</p>
	<p><b>Acte V</b>  <b>Scène 2 – Thésée, Aricie, Ismène</b></p>
1411	<p style="text-align: right;">THÉSÉE</p> <p>Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux  Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux.</p>
	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Songez à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.</p>
	<p><b>Scène 3 – Thésée, Aricie</b></p>
1415	<p style="text-align: right;">THÉSÉE</p> <p>Vous changez de couleur, et semblez interdite,  Madame ! que faisait Hippolyte en ce lieu ?</p>
	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Seigneur, il me disait un éternel adieu.</p>
	<p style="text-align: right;">THÉSÉE</p> <p>Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage ;  Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.</p>
1420	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Seigneur, je ne vous puis nier la vérité.  De votre injuste haine il n'a pas hérité.  Il ne me traitait point comme une criminelle.</p>
	<p style="text-align: right;">THÉSÉE</p> <p>J'entends, il vous jurait une amour éternelle.  Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant.  Car à d'autres que vous il en jurait autant.</p>
1425	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Lui, seigneur ?</p>
	<p style="text-align: right;">THÉSÉE</p> <p>Vous deviez le rendre moins volage :  Comment souffriez-vous cet horrible partage ?</p>
	<p style="text-align: right;">ARICIE</p> <p>Et comment souffrez-vous que d'horribles discours</p>

1430	D'une si belle vie osent noircir le cours ? Avez-vous de son cœur si peu de connaissance ? Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ? Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ? Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides. Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.
1435	Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
<b>Acte V</b>	
<b>Scène 4 - Thésée, seul</b>	
1451	Quelle est donc sa pensée ? Et que cache un discours Commencé tant de fois, interrompu toujours ? Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ? Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
1455	Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur, Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ? Une pitié secrète et m'afflige, et m'étonne. Une seconde fois interrogeons CEnone. Je veux de tout le crime être mieux éclairci. Gardes. Qu'CEnone sorte et vienne seule ici.
1460	<b>Scène 5 - Thésée, Panope</b>
	PANOPE
	J'ignore le projet que la reine médite, Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agite. Un mortel désespoir sur son visage est peint. La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
1465	Déjà de sa présence avec honte chassée Dans la profonde mer CEnone s'est lancée On ne sait point d'où part ce dessein furieux. Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.
	THÉSÉE
	Qu'entends-je ?
	PANOPE
1470	Son trépas n'a point calmé la reine, Le trouble semble croître en son âme incertaine. Quelquefois pour flatter ses secrètes douleurs Elle prend ses enfants, et les baigne de pleurs. Et soudain renonçant à l'amour maternelle, Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
1475	Elle porte au hasard ses pas irrésolus. Son œil tout égaré ne nous reconnaît plus. Elle a trois fois écrit, et changeant de pensée Trois fois elle a rompu sa lettre commencée. Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.
<b>Scène 6 - Thésée, Théràmène</b>	
	THÉSÉE
1488	Théràmène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ? Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
1490	Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ? Que fait mon fils ?
	THÉRÀMÈNE
	Ô soins tardifs, et superflus ! Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

**UNIVERSITE DE TOULON**  
**U.F.R. LETTRES & SCIENCES HUMAINES**

SESSION / SEMESTRE : 2019-2020- Session 1- Semestre 1

DIPLÔME : Licence de lettres modernes / ANNÉE : 2019-2020

CODE Ue - Ecue MATIÈRE : 51c – Littérature française du XXe siècle : L'autobiographie

DURÉE de L'ÉPREUVE : 4 h. / SALLE : Amphi W300 / DATE : le mercredi 8 janvier 2020

HEURE EXAMEN : 14h-18h

ENSEIGNANT : A. JAUER

DOCUMENTS AUTORISÉS : Les œuvres au programme : *Enfance* de Sarraute, *W ou le souvenir d'enfance* de Perec et *Le roman inachevé* d'Aragon.

**Vous traiterez, au choix, l'un des 4 sujets suivants :**

**1- Sujet n°1 :**

**Les enjeux de l'enfance dans les 3 textes autobiographiques au programme.**

**2- Sujet n°2 :**

**Le texte autobiographique d'Aragon répond-il à l'exigence de vérité qui est propre au genre ?**

**3- Sujet n°3 :**

**Aragon affirme, à propos de son utilisation des vers et de la poésie pendant la Seconde Guerre et la Résistance, que le lecteur aurait tort de voir dans le recours au vers « une manière d'évasion de l'insupportable réalité. C'était tout au contraire la mesure prise de cette réalité, [...] une forme inventée du combat, de ce même combat qui se mène aussi par d'autres moyens<sup>12</sup> ».**  
**Pensez-vous que cette affirmation puisse s'appliquer au *Roman inachevé* ?**

**4- Sujet n°4 :**

**Le motif de l'énigme dans l'autobiographie de Perec *W ou le souvenir d'enfance*.**

---

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>2</sup> *L'Homme communiste*, tome I, Gallimard, 1953, p. 84.

## Linguistique française

Les étudiant·e·s en contrôle continu qui ont eu une note  $\geq$  à 10 au devoir sur table feront les questions 1 à 7.

Les étudiant·e·s salarié·e·s et les étudiant·e·s en contrôle continu qui ont eu une note  $<$  à 10 au devoir sur table feront les questions 1 à 3 et 7 à 10.

### Contexte du passage à étudier :

*Thérèse Desqueyroux a tenté d'empoisonner son mari mais la famille a étouffé l'affaire et le juge d'instruction a rendu un non-lieu (il n'y a pas eu de procès). Thérèse rentre chez elle et le cocher de son père la conduit du palais de justice à la gare où elle prend le train. Tout au long du chemin, elle repense à ce qui l'a amenée là et au futur face-à-face avec son mari.*

- 1- Vous déterminerez les passages de ce texte écrits au présent de narration et vous direz quel est son rôle par rapport au PS ; vous repérerez les passages écrits au présent d'énonciation en précisant qui parle dans ces passages, et vous relèverez 2 phrases au présent gnominique. (6 pts)
- 2- Vous expliquerez à quoi correspond l'alternance entre passé simple et imparfait dans les § 4 et 5. (4 pts)
- 3- Vous décrierez le jeu des points de vue dans ce texte, en délimitant les passages contenant un point de vue, en précisant qui en est la source et en définissant précisément la façon dont sont transmis le point de vue de Thérèse et celui du narrateur. (8 pts)
- 4- Vous relèverez les passages écrits au DIL (appartenant au système du récit) et ceux écrits au DDL (système du discours) : que permet le second en ce qui concerne le point de vue ? (6 pts)
- 5- Relevez et analysez les conditionnels du texte et relevez deux subjonctifs qui pourraient être remplacés par des conditionnels. (4 pts)
- 6- Relevez les subordonnées des passages entre crochets. Donnez leur nature et leur fonction. (6 pts)
- 7- a) Donnez les compléments d'objet (COD et COI le cas échéant) des verbes soulignés en précisant leur nature. (4 pts)  
b) Donnez – en précisant leur nature – le sujet et l'attribut du sujet du verbe *serait* (l.1) et le sujet du verbe *apparaisse* (l.2) dont vous justifierez l'emploi au subjonctif. (4 pts)
- 8- Relevez dans les l. 8 à 16 et 42 à 48 les phrases clivées, pseudo-clivées, passives et les dislocations, et justifiez le choix effectué par l'auteur. (6 pts)
- 9- Analysez les groupes nominaux introduits par des démonstratifs dans les § 1 à 3 en précisant si le démonstratif est en emploi déictique ou anaphorique, et pour les emplois anaphoriques, de quoi le GN est l'anaphore. (4 pts)
- 10- Analyser la progression thématique dans le passage ci-dessous (vous incluez dans l'analyse les subordonnées relatives) et commentez le changement de § et ce qu'on peut attendre comme suite après la dernière phrase (6 pts) :

Argelouse est réellement une extrémité de la terre ; un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies sans église, ni mairie ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair, auquel les relie une seule route défoncée. Ce chemin plein d'ornières et de trous se mue, au-delà d'Argelouse, en sentiers sablonneux ; et jusqu'à l'Océan il n'y a plus rien que quatre-vingts kilomètres de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes où à la fin de l'hiver les brebis ont la couleur de la cendre. Les meilleures familles de Saint-Clair sont issues de ce quartier perdu. Vers le milieu du dernier siècle, alors que la résine et le bois commencèrent d'ajouter aux maigres ressources qu'ils tiraient de leurs troupeaux, les grands-pères de ceux qui vivent aujourd'hui s'établirent à Saint-Clair, et leurs logis d'Argelouse devinrent des métairies. Les poutres sculptées de l'auvent, parfois une cheminée en marbre témoignent de leur ancienne dignité. Elles se tassent un peu plus chaque année et la grande aile fatiguée d'un de leurs toits touche presque la terre.

Deux de ces vieilles demeures pourtant sont encore des maisons de maîtres.

(Début du chap. 3 de *Thérèse Desqueyroux*)

François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, chap. 2

Libre... que souhaiter de plus ? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de « préparer sa confession », selon le mot que sa dévote amie Anne de la Trave répétait chaque samedi de leurs vacances heureuses. Petite sœur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire ! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants.

[Certes elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse] : « Tu ne peux imaginer cette délivrance après l'aveu, après le pardon – lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais. » Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout ; je lui dirai... »

Que lui dirait-elle ? Par quel aveu commencer ? Des paroles suffisaient-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes ?... [« Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... »]

Une fumeuse lampe à pétrole éclairait le mur crépi de la gare de Nizan et une carriole arrêtée. (Que les ténèbres se reforment vite à l'entour !) D'un train garé venaient des mugissements, des bêlements tristes. Gardère prit le sac de Thérèse, et de nouveau il la dévorait des yeux. Sa femme avait dû lui recommander : « Tu regarderas bien comment elle est, quelle tête elle fait... » Pour le cocher de M. Larroque, Thérèse d'instinct retrouvait ce sourire qui faisait dire aux gens : « On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme... » [Elle le pria d'aller prendre sa place au guichet, car elle craignait de traverser la salle d'attente où deux métayères assises, un panier sur les genoux et branlant la tête, tricotaient.]

Quand il rapporta le billet, elle lui dit de garder la monnaie. Il toucha de la main sa casquette puis, les rênes rassemblées, se retourna une dernière fois pour dévisager la fille de son maître. Le train n'était pas formé encore. Naguère, à l'époque des grandes vacances ou de la rentrée des classes, Thérèse Larroque et Anne de la Trave se faisaient une joie de cette halte à la gare du Nizan. Elles mangeaient à l'auberge un œuf frit sur du jambon puis allaient, se tenant par la taille, sur cette route si ténébreuse ce soir ; mais Thérèse ne la voit, en ces années finies, que blanche de lune. Alors elles riaient de leurs longues ombres confondues. Sans doute parlaient-elles de leurs maîtresses, de leurs compagnes – l'une défendant son couvent, l'autre son lycée. « Anne... » Thérèse prononce son nom à haute voix dans le noir. C'était d'elle qu'il faudrait d'abord entretenir Bernard... Le plus précis des hommes, ce Bernard : il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce lacis de défilés, de passages. Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert ? Il le faut pourtant. Aucun autre geste possible, tout à l'heure, en pénétrant dans la chambre, que de s'asseoir au bord du lit et d'entraîner Bernard d'étape en étape jusqu'au point où il arrêtera Thérèse : « Je comprends maintenant ; lève- toi ; sois pardonnée. »

Elle traversa à tâtons le jardin du chef de gare, sentit des chrysanthèmes sans les voir. Personne dans le compartiment de première, où d'ailleurs le lumignon n'eût pas suffi à éclairer son visage. Impossible de lire : mais quel récit n'eût paru fade à Thérèse, au prix de sa vie terrible ? Peut-être mourrait-elle de honte ; d'angoisse, de remords, de fatigue – mais elle ne mourrait pas d'ennui.

[...]

Ces beaux étés... Thérèse, dans le petit train qui démarre enfin, s'avoue que c'est vers eux qu'il faut que sa pensée remonte, si elle veut voir clair. Incroyable vérité que dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus, matinées trop bleues : mauvais signe pour le temps de l'après-midi et du soir. Elles annoncent les parterres saccagés, les branches rompues et toute cette boue. Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie ; nul tournant brusque : elle a descendu une pente insensible, lentement d'abord puis plus vite. La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit.

Quelle fatigue ! À quoi bon découvrir les ressorts secrets de ce qui est accompli ? La jeune femme, à travers les vitres, ne distingue rien hors le reflet de sa figure morte. Le rythme du petit train se rompt ; la locomotive siffle longuement, approche avec prudence d'une gare. Un falot balancé par un bras, des appels en patois, les cris aigus des porcelets débarqués : Uzeste déjà. Une station encore, et ce sera Saint-Clair d'où il faudra accomplir en carriole la dernière étape vers Argelouse. Qu'il reste peu de temps à Thérèse pour préparer sa défense !

Mardi 9 Septembre  
11h 13h40  
Y008

**Examen de remplacement pour M.lle Annabelle BRUNO – Semestre 6**  
**62a Histoire de la langue**  
**Enseignante Michela Spacagno**  
**Durée de l'épreuve : 2h + tiers temps.**

**I/ MORPHOLOGIE : LE PRESENT DE L'INDICATIF (12 points)**

- a. Étudiez et classez les formes de présent en gras dans le **texte A)** selon le système verbal de l'ancien français.
- b. Donnez le paradigme complet des verbes suivants au présent de l'indicatif : *comande* (1306), *surmeine* (1323).

**Texte A)** : Chretien de Troyes, *Yvain ou Le Chevalier au lion*, deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, ms. de la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle, éd. Mario Roques, Paris, 1960 ; traduction C. Buridant et J. Trotin, Paris, 1997, v. 1305-1326.

Mes la dameisele li **prie**,  
et loe, et **comande**, et **chastie**,  
come gentix et deboneire,  
1308 qu'il se gart de folie feire  
et **dit** : « Vos estes ci molt bien.  
**Gardez**, ne vos **movez** por rien,  
tant que cist diaus soit abaissiez ;  
1312 et ces genz departir laissiez,  
qu'il se departiront par tens,  
S'or vos contenez a mon sens,  
si con je vos **lo** contenir,  
1316 granz biens vos an porra venir.  
Ci poez ester et seoir,  
et anz et fors les genz veoir  
qui passeront par mi la voie,  
1320 ne ja n'iert nus hom qui vos voie,  
si avroiz molt grant aavantage ;  
mes gardez vos de dire outrage,  
car qui se **desroie**, et **surmeine**,  
1324 et d'outrage feire se **peine**,  
quant il en a et eise et leu,  
je l'apel plus malvés que preu.

Mais la demoiselle se répand en prières,  
en conseils, en injonctions, en exhortations,  
suivant la noblesse de sa nature :  
qu'il se garde de faire une folie !  
Vous êtes ici fort bien, lui dit-elle,  
veillez à ne bouger sous le moindre prétexte  
avant que ce deuil ne soit apaisé.  
Laissez partir ces gens :  
ils vont bientôt se retirer.  
Si pour l'instant vous agissez selon mes vues,  
ainsi que je vous y invite,  
vous pourrez y trouver grand profit  
Vous avez tout loisir de demeurer à cette place  
et de voir les gens aller et venir,  
aussi bien dehors que dedans ;  
il n'y aura personne pour vous apercevoir,  
et ce ne sera pas un mince privilège ;  
mais gardez-vous de proférer des invectives,  
car celui qui cède à l'emportement et  
s'acharne à outrager autrui  
quand l'occasion lui est offerte,  
je l'appelle lâche plutôt que brave.

## II/ SYNTAXE : ORDRE DES CONSTITUANTS (8 points)

- a. Étudiez l'ordre des mots en ancien et en moyen français, en vous appuyant sur des exemples précis empruntés aux extraits suivants :

### **(a) *Pyrame et Thisbé*, XII<sup>e</sup> siècle, v. 1-12**

En Babilone la cité<sup>[...]</sup>  
Furent dui home renomé<sup>[...]</sup>  
De grant valour, de grant hautesce,  
De parenté et de richesce<sup>[...]</sup>  
Li riche home orent .II. enfans  
D'une biauté et d'uns samblans :  
L'uns fu vallés, l'autre meschine ;  
Tant biaux n'orent rois ne roïne.  
.II. enfans orent li riche home,  
Qu'Ovides en son livre nome<sup>[...]</sup>  
Et dist qu'il furent apele<sup>[...]</sup>  
L'un Piramus, l'autre Tysbé.

(Traduction : Dans la cité de Babylone vivaient deux hommes de renom, connus pour leurs grandes qualités, leur grande valeur, leur noblesse et leur puissance. Ces hommes importants eurent deux enfants d'une même beauté et d'une même apparence : l'un était un garçon et l'autre une fille. Jamais roi ni reine n'eurent d'aussi beaux enfants. Ces hommes importants eurent deux enfants dont Ovide, dans son livre, nous donne les noms : il dit que l'un s'appelait Pyrame et l'autre Thisbé.)

### **(b) *La Queste del saint Graal*, XIII<sup>e</sup> siècle, p. 2 / 2-10**

Et quant il sont issu de Kamaalot, si chevauchent tant qu'il sont en la forest venu. Si se metent ou grant chemin ferré et errent bien la moitié d'une liue, et tant qu'il vindrent en une valee. Et lors voient devant els en travers dou chemin une abeie de nonains. Et la damoisele torne cele part si tost come il sont pres. Et quant il vindrent a la porte, si apele li escuiers et len li uevre, et il descendent et entrent enz.

(Traduction : Après avoir quitté Camaaloth, ils chevauchent jusqu'à l'entrée de la forêt. Ils prennent alors une bonne route et chevauchent pendant environ une demi-lieue, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une vallée. Alors ils aperçoivent devant eux, leur barrant le chemin, une abbaye de religieuses. La demoiselle se dirige de ce côté dès qu'ils sont à proximité de l'abbaye. Lorsqu'ils arrivent à la porte, l'écuyer appelle et on lui ouvre. Tous descendent alors de cheval et entrent dans les murs.)

### **(c) *Le Ménagier de Paris*, fin XIV<sup>e</sup> siècle, p. 344**

... communément tous conseillers sont losengeurs, spécialement ceulx qui sont du conseil des grans seigneurs, car ils s'efforcent plus de dire chose plaisant que proufitable, et pour ce, riche homme n'aura jà bon conseil se il ne l'a de soy mesmes. Après tu dois considérer tes amis et tes ennemis. Entre tes amis tu dois considérer le plus loial et le plus sage, le plus ancien et le plus esprouvé en

---

conseil, et à ceux tu dois conseil demander. Premièrement doncques, tu dois appeller à ton conseil tes bons et tes loyaulx amis...

(Traduction : ... en général tous les conseillers sont flatteurs, et tout particulièrement ceux qui font partie du conseil des grands seigneurs ; en effet, ils cherchent davantage à dire des choses plaisantes qu'utiles, et pour cette raison un homme puissant ne trouvera jamais de bon conseil si ce n'est en lui-même. Après, tu dois considérer tes amis et tes ennemis. Parmi tes amis, tu dois choisir le plus loyal et le plus sage, le plus âgé et le plus expérimenté en matière de conseil : et c'est à ceux-là que tu dois demander conseil. Premièrement donc, tu dois appeler pour te conseiller tes bons et loyaux amis...)



Mangüe il pain ?

50 LI CHEVALIERS  
Non, mais bonne char.

MARIONS  
Cele beste ?  
Esgar, ele a de cuir le teste !  
Et ou alés vous ?

LI CHEVALIERS 85  
En riviere.

MARIONS  
Robins n'est de tel maniere,  
En lui a trop plus de deduit :  
55 A no vile esmuet tout le bruit  
Quant il joue de sa musete.

LI CHEVALIERS  
Or dites, douche bregerete,  
Ameriés vous un chevalier ?

MARIONS 90  
Biaus sire, traiiés vous arrier !  
60 Je ne sai que chevalier sont.  
Deseur tous les homes du mont  
Je n'amerioie que Robin.  
Chi vient au vespre et au matin  
A moi, toudis et par usage.  
65 Chi m'apporte de son froumage :  
Encore en ai je en mon sain,  
Et une grant pieche de pain  
Quë il m'aporta a prangiere.

LI CHEVALIERS  
70 Or me dites, douche bregiere,  
Vauriés vous venir avoec moi  
Jeuer seur che bel palefroi,  
Selonc che bosket, en che val ?

MARIONS, *au chevalier.*  
Aimi ! sire, ostés vo cheval !  
A poi quë il ne m'a blechie.  
75 Li Robins ne regiete mie  
Quant je vois après se karue.

LI CHEVALIERS  
Bregiere, devenés ma drue,  
Et faites che que je vous proi.

MARION, *au chevalier.*  
80 Sire, traiiés ensus de moi.  
Chi estre point ne vous affiert.  
A poi vos chevaus ne me fiert

Comment vous apele on ?

LI CHEVALIERS  
Aubert.

MARIONS, *au chevalier.*  
*Vous perdés vo paine, sire Aubert,*  
*Je n'amerai autrui que Robert.*

LI CHEVALIERS  
Nan, bregiere ?

MARIONS, *au chevalier.*  
Nan, par ma foi !

LI CHEVALIERS  
Cuideriés empirier de moi,  
Qui si lonc jetés me proiere ?  
Chevaliers sui, et vous bregiere.

MARIONS, *au chevalier.*  
Ja pour che ne vous amerai.  
*Bergeronnete sui, mais j'ai*  
*Ami bel et cointe et gai.*

LI CHEVALIERS  
Bregiere, Diex vous en doinst joie !  
Puisqu'ensi est, g'irai me voie.  
Hui mais ne vous sonnerai mot.